

N'oublions pas Arthur Koestler!

Autor(en): **Feschotte, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1983)**

Heft 680

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1024896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

N'oublions pas Arthur Koestler!

Ami et contemporain de Malraux et de Camus, Arthur Koestler vient de mourir après avoir consacré sa vie, face à la dictature, à la violence et au bourrage des crânes, à défendre l'idée que l'homme moderne doit pouvoir accéder à la liberté de penser. Ses premiers essais («Le Zéro et l'Infini» - 1945, «Les Hommes ont soif» - 1951) témoignent des souffrances de leur auteur après la catastrophe collective dont la vieille Europe ne se relève pas encore. Mais au-delà des problèmes sociaux et politiques, Koestler a consacré la deuxième partie de sa vie à une étude originale et moins connue des conditions de la création scientifique, qui fait de lui un authentique philosophe des sciences: dans «Les Somnambules» (1960) en particulier, nous trouvons la description soigneusement documentée du processus de la découverte chez les grands physiciens, depuis les anciens Grecs jusqu'à Newton, en passant par Galilée et Kepler. On s'imagine souvent que le progrès, en matière de connaissance scientifique, s'effectue organiquement, de manière continue, depuis l'invention de la roue jusqu'à la fusée interplanétaire, en passant par la construction méthodique d'un édifice solide, rationnel, contrôlable tel qu'on se représente la science. Ceci en toute liberté.

Pour Koestler, l'histoire des sciences fut une évolution «par bonds entrecoupés de fausses pistes, de culs-de-sac, de retours en arrière, de périodes de cécité et de crises d'amnésie» (op. cité p. 497), tout particulièrement dans le domaine de la physique, considérée comme la science rigoureuse par excellence. Plus surprenant encore est le grand innovateur (Copernic ou Newton), le génie habité par une idée directrice, mais aussi capable de laisser de côté les idées reçues: ainsi «avec la parfaite assurance du somnambule, Newton évita tous les pièges: magnétisme, inertie circulaire, marées de Galilée,

rayons balayeurs de Kepler, tourbillons de Descartes, pour s'avancer exprès vers le piège apparemment le plus dangereux: l'action à distance, omniprésente, universelle!» (p. 485). L'idée géniale apparaît de moins en moins comme une synthèse laborieusement échafaudée au vu des nombreux faits isolés qu'il s'agit de réunir, mais comme l'éclair fulgurant compris par un esprit dépourvu d'a priori, sceptique envers les idées traditionnelles: le génie doit se libérer de tout dogme.

Curieusement les sciences modernes, fondées sur le contrôle expérimental d'une idée a priori, se sont laissés prendre dans les filets d'un dogme inavoué auquel A. Koestler s'est attaqué à partir de 1968 (!): il avait déjà signalé dans «Les Somnambules» l'escamotage du monde réel provoqué, à partir de Descartes, par la distinction entre les qualités premières de la matière, qui sont la *masse*, l'*extension* et le *mouvement* aux dépens des qualités dites secondaires offertes par la matière: couleurs, sons, odeurs, goût et chaleur, pourtant directement perçus par des sens spécifiques qu'on a considérés comme non fiables et négligés comme non mesurables.

Cet escamotage est devenu réductionnisme par deux aspects:

— Le réel n'est qu'illusion des sens: ce qui se cache derrière les objets familiers, c'est le grouillement infiniment complexe des atomes et des molécules.

— Ce monde de l'infiniment petit est la cause de tout changement que nous pouvons observer à notre échelle, en particulier ce sont les lois des interactions entre les atomes qui ont produit ce qu'on nomme l'évolution.

Au commencement était la matière, issue d'un «big-bang» et cette matière, en se compliquant au fil des milliards d'années, a produit «la vie», puis les manifestations de la vie que nous appelons «le psychisme» d'où émergea «l'intelligence», grâce à quelque hypertrophie du cerveau humain.

Dans un colloque peu connu organisé par Koestler à Alpbach (Tyrol - 1968), quelques grands esprits

ont débattu du dogmatisme caché de ce réductionnisme selon lequel, en somme, le tout s'explique par la somme des parties et l'évolution dans son ensemble par des interactions matérielles entre amas de plus en plus compliqués de cette matière, saupoudrée au bon moment de quelques rayonnements cosmiques.

Non seulement le génie a la vie dure parce qu'il tient peu compte de son environnement pour avancer, mais aussi parce qu'il secrète une idée nouvelle grâce à une intuition, un éclair insaisissable, dans sa phase initiale, au moyen de l'entendement et de la logique. On peut toujours vérifier après coup une idée, mais le contrôle à caractère déductif et réductionniste ne donne méthodologiquement aucun moyen de remonter à la source de la création.

Du génie scientifique, si bien compris par Koestler, on peut d'ailleurs passer au génie tout court qui, en matière d'Art par exemple, obéit à la même loi d'imprévisibilité de l'intuition. Ceux qui ont eu le bonheur de suivre la pièce de théâtre «Amadéus» (P. Shaffer) se souviennent de la scène où Mozart interrompt Saliéri, jouant au clavecin un aimable mouvement musical, puis se met lui-même au clavier pour le métamorphoser ensuite avec l'empreinte du génie... En musique, le génie pourrait-il se reconnaître? A coup sûr! L'auditeur attentif sait ce qui va suivre, mesure après mesure, dans une œuvre banale. Mais essayez avec une sonate de Schubert ou un quatuor de Beethoven que vous n'avez pas encore entendus: le génie apporte à tout moment l'*inattendu* et il n'est pas d'œuvre géniale qui soit ennuyeuse. La suprême liberté semble donc trouver sa source dans la sphère de l'intuition humaine directement perçue et fixée dans l'œuvre par des êtres privilégiés, à ce point qu'ils nous élèvent nous aussi, vers la sphère surhumaine que l'atome ignore et n'expliquera jamais.

N'oublions jamais Arthur Koestler!

Pierre Feschotte